

I

Sur le lit, une larme coule le long de sa joue, lentement. La belle Jaslina pleure, humiliée. Ses longs cheveux tombent en un épais rideau et protègent son visage tourné vers le mur pour cacher sa honte. Les jambes, les fesses dénudées apparaissent encore plus crûment :

— Pourquoi ne m'as-tu pas fait confiance ? Je te l'avais pourtant juré !

L'instant d'un vertige, Irina, sa mère, sent le sol se dérober sous elle, consciente de son erreur et de l'énormité de ses soupçons, de l'injustice faite à sa fille.

Elle se ressaisit aussitôt :

— Eh bien, au moins ton père sera content, et ton frère Jahan aussi !

La matrone qu'elles sont venues consulter a rendu son verdict avec une moue de mépris pour cette femme qui doutait de sa fille :

— Je t'assure qu'elle est vierge ! Tout à fait vierge !

N'était-ce pas de sa faute ? Deux soirs de suite, Jaslina n'était pas rentrée à l'heure et, encore plus grave, on l'avait vue en compagnie d'un garçon. Qui ? Elle n'avait pas voulu l'avouer et avait refusé de donner son nom. Mais dans ce quartier musulman de Mostar, on jase. On chuchote qu'il la serrait d'une façon indécente et qu'elle se tenait comme une pute, une chienne en chaleur.

Pour Irina, l'honneur de son mari Mouïaga, celui de sa famille entière était en jeu. Aucun doute n'était permis. Elle-même, jadis, avait été surveillée de près par ses parents, ses frères et les voisins. Pour elle, à son tour, il est de son devoir d'éviter que sa fille soit souillée par le premier venu, qu'elle commette le péché. Issue d'un milieu modeste, si elle n'avait pas sa virginité à offrir, comment pourrait-elle trouver un parti valable ?

Irina n'est pas instruite. Née ici, en Bosnie, dans la partie la plus imprégnée par le passé turc de la Yougoslavie, elle n'a jamais franchi les limites de sa ville. Ce qui se passe au-delà de son jardin, de leur petit champ, ne l'intéresse guère. Elle n'est pas curieuse et se contente d'une existence calme auprès de son mari, heureuse de s'acquitter de tâches simples et d'avoir la conscience en paix. Persuadée d'observer ainsi les préceptes de la religion et de se conformer aux bonnes mœurs, elle se croit gardienne de la moralité. Elle trouve que son mari est trop indulgent, qu'il ne tient pas sa fille assez à l'œil.

Restée paysanne dans l'âme, elle oublie combien elle-même a souffert autrefois des préjugés anciens. Tout s'efface devant sa responsabilité de mère élevée dans la tradition d'une religion qui réduit le rôle de l'épouse aux maternités, aux tâches ménagères et aux travaux des champs.

Pas méchante, jamais hors de son foyer, elle n'a pas perçu les changements survenus dans la société. Elle n'a pas suivi l'évolution rapide des idées et des mœurs sous la dictature communiste de Tito. Depuis plus d'une semaine, presque seule contre tous, elle lutte pour sauver la réputation des siens. La bataille a été violente, faisant naître des colères, des larmes, des rancœurs. Ce n'était pas une opposition entre les jeunes et les vieux, entre générations, mais bien au nom de la tradition et de la religion, une guerre idéologique où le monde des femmes vertueuses se liguaient contre la modernité.

— Laisse donc cela, a dit le père, il n'y a là aucun mal. Jaslina a dix-huit ans. À cet âge, elle a bien le droit de faire la connaissance des garçons, c'est même nécessaire. Ses camarades de classe sont forcément attirés par sa beauté, mais notre fille sait se tenir et il faut lui faire confiance !

— On ne fait jamais confiance au diable qui se cache sous les jupes !

— Mais elle est plus instruite que nous. Ainsi, pour sa vie future, ta fille saura faire des choix sensés. Rassure-toi, cela n'a rien à voir avec ces créatures dénudées qui se trémoussent à la télévision !

Avec zèle, Osman, le frère aîné de Jaslina, cheveux courts, la barbe noire et le regard sombre, a pris le parti de

sa mère. À vingt-trois ans, c'est un religieux intégriste qui absorbe avec crédulité et assiduité tout ce que de nouveaux imams enseignent du haut de la chaire à la mosquée. Pédant, il parle un langage étrange, à la manière des intellectuels, ce qui le met à distance des gens simples. Ceux de son voisinage l'observent avec étonnement, comme s'il leur était devenu étranger.

Ses discours péremptoires, son intransigeance, la violence de ses jugements agacent et inquiètent les siens. Il veille sur la vertu de sa sœur avec acharnement, comme si Allah lui-même lui avait confié cette mission. Avec sa mère, une de ses tantes et quelques voisines, Osman forme un clan dressé contre un autre, celui des deux hommes : son père et Jahan son frère plus jeune dont il méprise la joie de vivre.

La lutte empoisonnait l'atmosphère familiale, et, la femme gardant le pouvoir sur le mari, l'expertise de la sage-femme avait paru la seule solution pour ramener la paix à la maison.

*

* *

Le vieux Mouïaga se réjouit du verdict, belle revanche sur les mauvaises langues, pour son honneur et surtout pour Jaslina, sa fierté, sa fille unique qu'il adore. Pour celle qui sera « la lumière de ses vieux jours » il veut tout espérer, tout pardonner. Mais d'expérience, il sait bien qu'à la première occasion les autres reviendront à la charge.

Contrairement à sa femme, il a toujours participé avec enthousiasme aux tentatives d'améliorer la vie si dure d'un ouvrier non qualifié. Sa curiosité face aux changements de la société après la dernière guerre lui a beaucoup appris. Enclin à la réflexion, il est devenu une sorte de sage et il n'est pas rare que les amis lui demandent conseil. Son visage tanné par le soleil des champs, les mains rendues noueuses par le travail à la filature, vont de pair avec un corps sec, tout en muscles d'acier.

Au fond de son cœur, bien qu'il eût aimé la garder auprès de lui, et se réjouir de sa présence, il a hâte de voir sa fille partir au loin, car il sait qu'ici la coutume l'enchaînera. Cela fait longtemps qu'il a réfléchi à son avenir. Il voudrait qu'elle aille librement vers le destin brillant qui l'attend sans aucun doute. En effet, Jaslina, si belle, est très douée pour les études.

— Allons, dit-il à sa femme, nos enfants ne doivent plus vivre comme autrefois, dans l'ignorance, la superstition et la pauvreté. Tu vois bien que le monde change et qu'ici, à Mostar, le communisme a tout uniformisé. De l'autre côté du pont, les Croates ne sont pas beaucoup mieux lotis que nous, même si la police des Serbes leur est plus favorable. Mais là-bas les sentiments peuvent s'exprimer librement entre ces jeunes qui reçoivent tous la même instruction. Leurs amours s'y développent ouvertement et rien ne dit que leurs vies seront plus mauvaises, leurs mariages plus malheureux.

— Ça c'est leur affaire, l'affaire de leurs Popes. Nous, nous sommes différents !

— Non, chez nous le changement se fera aussi, mais

autrement, à cause de la religion et de nos coutumes, avec plus de modestie, de pudeur. N'as-tu pas, toi aussi, abandonné le fichu sur la tête que seules les vieilles à la campagne portent encore ? Souviens-toi du temps de nos amours et des souffrances que la tradition nous a fait endurer ! Aujourd'hui c'est le tour de nos enfants. Souhaitons-leur de ne pas connaître les mêmes tourments.

Irina a soupiré, mais n'a rien trouvé à répondre et s'est contentée de quelques grommellements avant de reprendre le balai pour rejeter la poussière sur le trottoir comme pour expulser hors de son foyer toutes les impuretés du monde.

*

* *

En Bosnie Herzégovine, Mostar est une ville de l'Antiquité, oubliée du Progrès. L'ancienne cité turque, jadis opulente, ne vit plus que du passage de la route qui, venue de Sarajevo, descend le long de la Neretva jusqu'à la mer, vers Dubrovnik. Cette voie historique reliait autrefois l'Adriatique à la Vienne impériale, alors au sommet de sa puissance.

Les gens du pays sont pauvres. La plupart grattent quelques ares de terre ingrate, ou élèvent des moutons. D'autres sont mineurs ou encore, comme le père, ouvriers aux manufactures de textile, à la fonderie d'aluminium.

Ici comme ailleurs, au fond d'une gorge profonde que l'arche du pont séculaire enjambe, la Neretva sépare deux mondes différents, opposés, trop souvent ennemis. Cette

frontière délimite de vieilles civilisations avec, à l'Est, les descendants des Turcs cruels et sanguinaires, devenus de paisibles musulmans bosniaques, les Serbes communistes et, à l'Ouest, les Croates catholiques. Plus d'une fois, le sang de tous a rougi les eaux limpides de la rivière.

Les gens de ce quartier vivent du tourisme, du folklore de leurs vieilles rues, de leurs mosquées. Mais ils doivent le plus souvent aller travailler sur l'autre rive, là où règne l'ordre froid du Parti, car l'administration dirigée depuis Belgrade n'est pas neutre et favorise les Serbes et les Croates. L'industrie, les meilleurs magasins se trouvent là-bas.

En fin de journée, le vieux pont met en relief cet écart entre l'univers vide, sombre, sinistre, du matérialisme et le monde lumineux du rêve, de l'espoir, de la joie. Deux civilisations se côtoient, avec le sérieux du travail d'un côté, les palabres de l'autre. Alors qu'en face s'étale la banlieue serbe dans la pénombre bleutée, du côté de la ville turque les murs rougeoyants rayonnent la chaleur emmagasinée au soleil de juillet. Les dernières lueurs du soir dorent les pierres buriées par les siècles.

À cette heure Jahan aime se tenir à l'ombre sur le parapet du pont, dans la fraîcheur, pour échapper à l'atmosphère étouffante de sa chambre ouverte sur la terrasse. Irina, sa mère a hérité d'une vieille maison dont les murs lézardés s'écrouleront peut-être au prochain tremblement de terre. Lorsque le soleil brûle tout ce qui vit sur les pentes crayeuses et dénudées qui couronnent la ville, la pénombre de la salle commune semble un refuge paradisiaque. Mais, en fin de journée, la chaleur s'infiltré avec opiniâtreté malgré les

volets clos et devient insupportable. Alors, sa chambre transformée en four lui fait presque regretter le rude hiver où les collines se couvrent de neige, où la famille se trouve ressermée dans la pièce à vivre comme autrefois, car il n'y a pas de chauffage.

*

* *

Les examens sont passés. Jahan les a réussis et pourra entrer à l'université. Toute la nuit, il fera la fête avec ses amis, étudiants venus des alentours, d'origines diverses, fondus dans le creuset commun des études. À dix-huit ans, solide et fier sur ses jambes velues, bâti en athlète, c'est un calme, un bienveillant, ouvert à tous. De son père il tient l'esprit curieux et inventif, un peu anxieux aussi. Sa mère lui a transmis son visage harmonieux aux fortes mâchoires, aux lèvres charnues sur des dents éclatantes et sa magnifique chevelure ondulée.

Le soleil a disparu derrière les monts. Assis du côté serbe, il laisse errer son regard sur les maisons d'en face, les minarets et les coupoles des mosquées de ce quartier dont il est issu et dont il connaît toutes les pierres, tous les recoins d'où s'élèvent des senteurs particulières, variables selon les saisons. Grâce à elles, même les yeux fermés, il pourrait reconnaître chaque endroit. Ce sont, là comme ailleurs, mais plus précises, des odeurs communes d'urines humaines, ou de chats, mariées délicatement aux parfums de menthe, de romarin, de thym, de foin, de paille fraîche.

-- Rien qu'un faire-part --

Bientôt il ne pourra plus vivre ici qu'en pensée, dans ses songes. C'est son choix. Jahan veut aller de l'avant, devenir ingénieur pour améliorer l'urbanisme. Il se destine à un travail plus noble que celui qui l'attendrait à la filature ou à la fonderie. Depuis des mois il s'habitue à l'idée de cet exil à Dubrovnik et attend avec impatience, avec gourmandise, le moment où il se trouvera plongé dans un milieu nouveau, inconnu, accueillant ou hostile. Il est bien décidé à vivre cette aventure, seul, loin de ce qui a fait son enfance, son adolescence, en toute liberté.

À la vue de ce paysage magnifique, le sien, lui vient un petit pincement au cœur, surtout lorsqu'il pense que désormais, du haut de sa fenêtre, la belle Gordana ne lui lancera plus de chardons sur son passage. Il ne verra plus ses beaux bras blancs, ses nattes noires, son sourire moqueur, cette silhouette familière qu'il aurait bien voulu approcher, explorer. Il ne pourra pas l'inviter à fêter ce soir sa réussite aux examens car, tout comme Jaslina, elle devrait arracher à sa famille une autorisation exceptionnelle. Au mieux, elle serait accompagnée de son grand frère, et celui-là, Jahan n'aime pas le fréquenter. Il préfère poursuivre son petit flirt avec Katerina, la sœur de Bozzo, son ami, un Croate.

*

* *